

## CHAPITRE 1

# LA VOISINE d'À CÔTÉ

Mon père a ramené de la bouffe pour quatre personnes, même si on n'est que deux. Il dépose la pizza extralarge et le sac de frites sur la table avant de retirer son manteau. C'est la troisième fois qu'on mange de la pizza cette semaine. À ce rythme, ce ne sera bientôt plus de l'acné qui poussera sur mon visage, mais du pepperoni!

Sans attendre, je me concocte un délicieux sandwich en écrasant deux pointes l'une sur l'autre. Mon père me regarde d'un œil sceptique, pour ne pas dire dégoûté. Puis, sans même toucher à son assiette – ce qui est hautement anormal, voire peut-être même inquiétant –, il m'adresse un sourire d'une étrangeté absolue.

– J’aimerais qu’on parle, finit-il par avouer, visiblement mal à l’aise.

– Même si c’est pas poli de parler la bouche pleine? dis-je en engouffrant une demi-douzaine de frites.

Mon père n’est pas un homme qui «aimerait qu’on parle». Il préfère agir plutôt que discuter. Quand maman est morte, il a enfermé ses émotions dans son coffre-fort intérieur, dont je le soupçonne par ailleurs d’avoir oublié la combinaison!

De toute évidence, André a une nouvelle à m’annoncer. Bonne ou mauvaise, je ne saurais dire. Il peut aussi bien avoir remporté le gros lot à la 6/49 qu’avoir chopé un cancer des testicules.

Je continue de m’empiffrer. Les mots finiront bien par sortir de sa bouche un jour ou l’autre.

– J’ai rencontré quelqu’un, laisse-t-il tomber d’une voix fluette, comme si celle-ci n’avait pas encore mué.

– P’pa, c’est normal que tu rencontres des gens, tu es chauffeur de taxi!

– J’ai rencontré u... une femme, réussit-il à articuler, sans se départir de son sourire extraterrestre.

Une femme? Une femme comme «une cliente agréable avec qui il a eu une plaisante discussion» ou comme «une nouvelle maman pour toi, fiston»?

– Elle s’appelle Annette Bénard. J’aimerais beaucoup te la présenter...

J’avale une grande quantité de boisson gazeuse pour faire passer la frite coincée dans mon œsophage. Je croyais qu’André Morissette s’était résolu à demeurer veuf jusqu’à son dernier jour, par respect pour la mémoire de feu sa tendre épouse.

Dans cette maison, on vit entre hommes depuis la nuit des temps. J'avais à peine trois ans quand ma mère a tiré sa révérence. Or, la possibilité d'une présence féminine sous ce toit n'a JAMAIS été évoquée. On ne parle JAMAIS des filles. Alors, oui, je l'admets, je suis un peu déstabilisé par la révélation de mon père. Je l'imaginai plus volontiers chez les frères qu'en couple!

- Tu me prends au dépourvu. Je ne sais pas trop ce qu'il faut dire dans ces cas-là... Yabadabadou? Mes condoléances?

Il sourit, mais d'un côté seulement.

- Un soir de cette semaine, on pourrait l'inviter à souper. Qu'est-ce que t'en dis?

- Jean dit: Essuie-toi, t'as de la sauce tomate sur le menton!

Mon père s'exécute, par réflexe et même s'il a la bouche propre. Il me connaît comme s'il m'avait tricoté, il sait que je suis incapable d'être sérieux, quelle que soit la situation.

- Comment tu l'as rencontrée? C'est Cupidon qui vous a présentés l'un à l'autre?

- Annette est serveuse chez Ti-Gus, le casse-croûte où je vais manger le midi. C'est elle qui me sert mes dîners depuis les trois dernières années. Ce serait à mon tour de lui préparer un repas, tu ne trouves pas?

- Tu comptes commander quoi? De l'asiatique? Du grec? De l'italien?

- Je crois être capable de faire cuire moi-même un morceau de viande.

- Oh oh. Dans ce cas, j'aviserai les pompiers. Il vaut mieux ne pas prendre de risque.

Mon père est – et de loin – le cuisinier le plus nul qui ait jamais existé. Je parie qu’un homme des cavernes se débrouillerait mieux que lui dans une cuisine. Il est tout à fait capable de rater un sandwich aux tomates!

Maintenant qu’il a craché le morceau, il attaque la pizza salami-bœuf-bacon avec appétit. En silence, nous nous évertuons à faire disparaître toute trace de nourriture sur la table. À la fin du repas, mon estomac est gonflé comme un ballon. Une bouchée de plus et j’éclate.

– Tiens, un camion de déménagement! remarque André avant d’aller se poster à la fenêtre. Je savais que les Rochon avaient réussi à vendre leur propriété, mais je ne pensais pas que les nouveaux résidents arriveraient aussi vite.

Je le rejoins, curieux de voir la tête de l’énergumène qui déménage à côté,

en plein milieu de l’automne, et un dimanche soir par-dessus le marché. Un psychopathe, peut-être... Un repris de justice... Un trafiquant d’armes, ou de drogue...

J’ai tout faux. Il s’agit d’une famille on ne peut plus normale: un père, une mère, deux filles, dont une de mon âge, ou un peu plus âgée (15 ans, à vue de nez). On dirait un échassier tant elle est grande et filiforme. Pour poursuivre l’allégorie aviaire, ses cheveux sont aussi noirs que le plumage d’un corbeau et ses grands yeux de chouette observent son nouvel environnement avec curiosité. Un mélange de corbeau, de chouette et de héron. En somme, un drôle d’oiseau!

– Tu vas être gentil avec elle, hein? s’assure mon père.

– Je ne manquerai pas de lui souhaiter la bienvenue dans le quartier.

Il pose sa main sur mon épaule.

– Je parle d'Annette. Tu vas te conduire en gentleman ? Je peux compter sur toi ?

Je secoue la tête pour reprendre mes esprits et lui réponds qu'il peut compter sur moi en tout temps.



Plus tard en soirée, je suis étendu sur le toit légèrement incliné de notre majestueux bungalow. J'y accède par une vieille échelle en bois qu'on laisse traîner en bordure de la maison. Le toit est devenu mon refuge de prédilection, où je peux observer à loisir la voûte étoilée. Mais ce soir, le ciel est couvert.

Ce qui attire davantage mon attention, c'est le déménagement qui se déroule juste à côté. Je m'approche du bord pour mieux jouer les espions. La mère donne les ordres. Le père obéit, sans se presser. Et les sœurs se taquinent et ricanent. Une jolie famille,

tout compte fait. Une famille comme j'aurais pu en avoir si ma mère n'avait pas pris son vélo, ce jour-là, pour se rendre à son boulot, et si un chauffard effroyablement distrait ne l'avait pas envoyée valser dans le décor.



Juste avant de fermer mon store vénitien, j'aperçois le drôle d'oiseau dans sa nouvelle chambre, affairé à tout mettre en place. Sa fenêtre est située juste en face de la mienne, à une dizaine de mètres de distance. En regardant la voisine poser des affiches sur ses murs, je tombe dans la lune. À peine, mais juste assez pour m'écartier une seconde trop tard quand elle jette un œil dehors. Elle m'a vu, j'en suis presque certain.

Je m'en veux. Il aurait mieux valu que je reste là et que je lui envoie tout

simplement la main. Maintenant, je vais passer pour un sale voyeur!

Une fois couché, par simple distraction, j'essaie de deviner son prénom. Je trouve qu'elle a une tête d'Évelyne, de Joséphine, ou encore de Marilyne. En tout cas, un prénom qui finit en «ine».



Encore une fois, j'ai tout faux.

Elle s'appelle Amanda Savard, et elle est en deuxième secondaire.

Je le sais parce qu'elle est dans ma classe.

Le lendemain, alors que les élèves regagnent peu à peu leur place respective, je la vois discuter avec madame Leduc, la prof d'histoire.

Déménagement un jour, changement d'école le lendemain, elle ne perd pas de temps, la voisine!

